

NOTES

bibliographiques

Prendre le temps d'un regard indépendant

ANGÉLISE HEURTIER

SWEET SIXTEEN

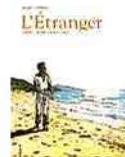
Années 50 : une Amérique en noir et blanc, de la violence au courage



JACQUES FERRANDEZ

L'ÉTRANGER

Une adaptation réussie du célèbre roman d'Albert Camus



ROOPA FAROOKI

LES CHOSES COMME JE LES VOIS

Une fratrie confrontée à la différence. Du tonus à revendre.



www.hebdodesnotes.com



ISSN : 0468 8678

N° 7 - juillet/aout 2013 - 12,50 €



Prix CBPPT 2013
Marie Sizun
p. 24



Prix LIVRENTETE
p. 28

Gros plan Prix CBPT 2013 Adultes

Prix CBPT 2013

Marie Sizun

Un léger déplacement

Professeure de lettres venues sur le tard à l'écriture, lauréate du 33^e prix CBPT pour son roman *Un léger déplacement*, Marie Sizun répondait le 15 mai dernier, lors de la remise du prix, aux questions de Philippe Delaroche*. L'occasion de découvrir une femme attachante, sensible, pleine d'humour, très attachée à la beauté des mots et à la musique des phrases.

Marie Sizun, vous n'avez commencé à publier qu'en 2005. Pourquoi ?

Ce n'était pas une décision arbitraire de ma part. Tout simplement, je n'étais pas capable d'écrire lorsque j'étais professeure. J'ai beaucoup d'admiration pour les enseignants qui arrivent à écrire en pratiquant leur métier.

On croit sentir dans ce roman l'écho de votre propre itinéraire ?

Non, mon livre n'est absolument pas autobiographique. Parce que, contrairement à mon héroïne, je n'ai jamais vraiment quitté Paris. J'y avais un pied-à-terre pendant toutes mes

« Le premier chapitre, c'est ma base. C'est le ton, la musique du livre. C'est vraiment ce à quoi je tiens absolument, dans tous mes livres »

années « d'exil » et je ne me suis jamais sentie exilée comme peut l'être Hélène. Que ce soit en Allemagne ou en Belgique, où j'ai enseigné pendant plusieurs années, je n'étais pas suffisamment éloignée de France pour en ressentir cruellement l'absence. J'ai seulement rêvé à ce qu'aurait pu être un véritable exil.

Comment avez-vous reconstitué le décalage, la surprise que représentait pour Hélène le retour dans ce Paris, trente-cinq ans après son départ ?

Bien sûr, il y a une part de souvenir, mais il y a aussi l'imagination. On peut très bien imaginer ce que ressent quelqu'un qui vient des États-Unis, qui a pensé à la France, qui a pensé au métro parisien du fond de sa petite librairie. Il ne fallait pas un gros effort pour imaginer le rêve et la nostalgie qu'a pu éprouver Hélène.



Quel a été votre premier lecteur ?

Une amie qui est justement bibliothécaire. J'ai un grand amour pour les bibliothécaires et les libraires parce qu'ils sont nos passeurs. Nous, les écrivains, que serions-nous sans eux ? Cette amie a été ma première lectrice avant que j'ose remettre mon texte à Catherine Guillebaud avec crainte et tremblement. Parce qu'on est toujours très ému quand on remet son manuscrit à l'éditeur.

Comment a-t-elle réagi à cette lecture ?

Elle m'a dit : « Marie, tu y vas ! » Pour *Un léger déplacement*, elle n'a eu aucune réticence, elle a aimé tout de suite. Pour le suivant, celui qui va venir, elle en a eu quelques-unes et elle avait raison. D'ailleurs, on m'a dit la même chose chez Arlea et j'ai revu ma copie ! J'ai besoin de l'œil d'un premier lecteur, cela m'est absolument nécessaire. Je n'ai pas assez confiance en moi. Après cela, je peux avancer droit.

*Directeur adjoint du magazine *Lire*



Quel est ce prochain livre à venir ?

Il s'appelle *Un jour par la forêt*. Je suis encore habitée par ce livre, et j'y tiens beaucoup parce que j'y ai mis mon expérience de professeur devant les difficultés que peuvent avoir certains enfants à approcher la culture et notamment la poésie. Si je n'en avais pas parlé dans ce livre-là, j'aurais renié une partie de ma vie qui a consisté à jouer, moi aussi, les passeurs. L'occasion m'a été offerte grâce à mon éditeur qui a accepté que je parle de ce problème difficile à traiter pour bien des raisons.

Quels sont les travers que vous avez corrigés ?

J'avais peut-être, au détriment de l'intrigue et de l'approfondissement des personnages, trop parlé de poésie, cité trop de poètes : dans un roman, cela n'est pas absolument nécessaire, je crois. D'autre part, j'avais laissé trop apparaître certains griefs à l'égard de l'Éducation nationale qui s'intéresse selon moi insuffisamment aux enfants en difficulté. Ce que j'avais d'abord écrit était trop caricatural. Disons que je réglais des comptes avec

une façon de procéder dans l'enseignement qui n'était pas la mienne et que je réprouvais chez certains collègues.

À propos de quoi ?

À propos de l'enseignement en général mais en particulier de l'enseignement du français, de la littérature et de l'approche de la poésie avec des jeunes.

Ne pensez-vous pas que parfois il faut savoir exagérer ?

Oui, mais je crois qu'on peut aussi faire les choses avec délicatesse. Ma première version était simpliste : la nuancer a été une très bonne chose et a rendu le roman plus équilibré, plus humain et je crois plus touchant.

Là, vous avez « retenu vos chevaux ». Mais avez-vous déjà eu l'occasion d'émettre en sourdine quelques opinions personnelles dans d'autres livres ?

Toujours. Moins peut-être dans *Un léger déplacement*. Mais dans *La femme de l'Allemand*, oui. J'y ai parlé de la médecine, du traitement que subissent certains malades et c'était là quelque chose qui me tenait à cœur parce que j'ai approché de très près ce problème étant donné que ma mère était malade comme a pu l'être mon héroïne Fanny.

Et ce qu'on appellerait l'aspect sentimental ? À chaque livre son idylle ?

L'amour est une chose qui fait partie de notre vie à tous et on peut difficilement, à propos de n'importe quel sujet, l'éviter. On le rencontre toujours. Maintenant qu'il soit le centre de chaque livre, non. Il est le centre du roman *Plage* et d'une certaine façon de *La femme de l'Allemand*. Autrement, on le rencontre incidemment sous une forme curieuse dans *Le père de la petite*, puisqu'il s'agit d'une

« Pour moi le livre des livres, c'est *Les Pensées de Pascal* »

forme d'amour naissant entre une petite fille et son père. Une sorte d'Œdipe que le lecteur décrypte très bien, avec ses phases de jalousie, de colère et de folie. Même quand on a quatre ans, on est déjà une petite femme !

**Pourquoi avoir intitulé votre roman
Un léger déplacement ?**

Dois-je vraiment le dire ? J'avais eu comme mon héroïne un malaise nocturne, l'impression de passer horizontalement d'un endroit à l'autre... Un sentiment très curieux, pas désagréable, celui d'un déplacement d'un monde dans un autre : l'autre, peut-être ? L'idée m'est alors venue d'écrire l'histoire d'une femme qui aurait eu un malaise prémonitoire de sa mort. Et puis il se trouvait que je venais de faire « un léger déplacement » à New York et j'étais encore toute pleine de mon voyage new-yorkais. J'avais tellement

« Ce que je reproche beaucoup aux romanciers, c'est d'être étrangers à la poésie »

aimé cet endroit, tellement aimé le dépaysement total que j'avais trouvé dans cette ville, la beauté du ciel, la beauté du froid, l'étrangeté des rues, que j'avais envie d'en parler et de faire de mon héroïne quelqu'un qui vivait là entre deux mondes. Alors *Un léger déplacement*, c'est à la fois le petit malaise

« (...) donner toute sa valeur au mot et à la place des mots dans la phrase, comme on le fait en poésie »

prémonitoire – mais cela, le lecteur ne peut pas s'en rendre compte avant d'avoir lu les dernières lignes –, et c'est bien sûr le déplacement new-yorkais. Mais c'est surtout le grand déplacement dans le temps et dans les valeurs morales de cette femme qui va être bouleversée par la redécouverte de son passé, la reviviscence de souvenirs assez violents, assez intenses, assez beaux aussi pour anesthésier l'idée de la vie « normale » qu'elle devrait retrouver à New York, à l'issue de cette étrange semaine. C'était trop fort. Son corps lui-même refuse ce retour.

Et ce renversement qui va s'opérer était-il dans vos papiers dès le départ ou vous est-il venu en progressant dans l'écriture ? Ce personnage s'est-il imposé à vous et la surprise qui l'attend a-t-elle été en même temps une surprise pour vous ?

Non, je savais comment organiser mon roman. En général, je sais d'où je pars et je sais très bien où cela va. Je sais aussi où va être l'acmé, le point le plus fort. Entre les deux, tout peut arriver. Tout à coup, j'avais envie de parler de ceci ou cela plus en détail, puis il y avait des personnages qui surgissaient. Par exemple, il y en a un que j'ai bien aimé et qui est arrivé comme cela : c'est la vieille dame qui habite sur le même palier qu'Hélène. J'avais vraiment une tendresse pour ce personnage, pour le décor dans lequel elle vit. J'ai imaginé et je garde

« Le Camus de L'Étranger est pour moi un sommet »

le souvenir de cet appartement qui était pour Hélène un souvenir d'enfance. Il y a des passages qui ont surgi comme cela, par simple bonheur, par exemple la rencontre d'Yvan à la fin chez l'antiquaire. J'étais tellement heureuse d'écrire ce passage-là. De même, le départ en taxi d'Hélène à travers Paris, ces derniers visages de Paris qu'elle emporte.

Est-ce que cela vous arrive de couper, de biffer ou de changer l'équilibre des situations ?

Supprimer un épisode quand je vois qu'il n'apporte rien au récit, oui. Parfois intervertir l'ordre de certains chapitres.

Saviez-vous que Flaubert disait qu'il faut toujours supprimer le premier chapitre ?

Non, justement le premier chapitre, pour moi, c'est ma base. C'est le ton, la musique du livre. C'est vraiment ce à quoi je tiens absolument, dans tous mes livres. Ma première page est toujours revue, corrigée, reprise, c'est ce qui me donne presque le plus de mal. Ce départ dans l'avion d'Hélène par exemple. J'écris, j'imprime, je corrige ce que

J'ai imprimé et puis je recommence tout. J'ai des liasses et des liasses qui s'amoncellent! Mais Flaubert pensait aux premiers chapitres descriptifs façon Balzac, il préférait entrer à pieds joints dans son sujet: action, comme au cinéma!

Vous avez parlé de la griserie de l'écriture, y a-t-il un livre ou un auteur qui vous procure la même ivresse, qui a pu être un germe de votre vocation ?

Il y a tellement d'auteurs qui ont été pour moi des déclics! Cela va vous sembler bizarre parce que cela n'a aucune espèce de rapport avec ce que j'écris, mais pour moi le livre des livres, c'est *Les Pensées* de Pascal. Une autre façon d'envisager la vie.

« Henry James, si fin, si profond, si merveilleux romancier »

Autrement, il y a Camus, le Camus de *L'Étranger*, qui est pour moi un sommet. Et en plus, c'est aussi un homme merveilleux. Et c'est très rare. Les écrivains ne sont pas toujours très sympathiques... *L'Étranger* est magnifiquement pensé et écrit, parfois un véritable poème. Ce que je reproche beaucoup aux romanciers, sauf à certains comme Sylvie

« Proust a la grâce d'être poète pleinement »

Germain par exemple, c'est d'être étrangers à la poésie, de ne pas pouvoir écrire une phrase qui soit travaillée en sorte de donner toute sa valeur au mot et à la place des mots dans la phrase, comme on le fait en poésie. J'aime aussi beaucoup aussi Henry James, si fin, si profond, si merveilleux romancier – *La coupe d'or!* Malheureusement, je ne le lis pas dans le texte, mais ses romans m'ont transportée au sens romanesque du terme. Il y a des scènes qui sont des images tellement fortes qu'on est, là aussi, proche de la poésie.

Comme vous parlez d'Henry James, on s'attend aussi à ce que vous parliez de Proust ?

Bien sûr, mais vous m'aviez autorisée à trois noms! Proust, bien évidemment. Il a la grâce d'être poète pleinement. Chez lui, vraiment, je trouve tout ce que je peux espérer. Et puis, il y a derrière l'écriture de Proust une pensée sur des thèmes qui me sont très chers, comme la mémoire et la mort.

Je n'ai pas parlé non plus de Virginia Woolf mais cela va de soi. *La promenade au phare* est pour moi l'un des plus beaux textes du monde. On dirait un roman, mais c'est une nouvelle. On dirait une nouvelle, mais c'est un roman. Et c'est de la poésie pure d'un bout à l'autre! ●

Retranscription de l'interview de Marie Sizon par Philippe Delaroche lors de la remise du prix M.-N.P.

Repères

Née en 1940 à Paris, agrégée de lettres classiques, Marie Sizon, mère de trois enfants, a été enseignante en France puis en Allemagne et en Belgique jusqu'en 2000. Elle partage sa vie entre Paris et la Bretagne dans sa maison de l'île Tudy. En dehors de son travail d'écriture entrepris depuis sa retraite, elle s'adonne à la peinture. *La femme de l'Allemand* (NB avril 2007), son deuxième roman, lui a valu le Prix des lectrices de Elle 2008.



Bibliographie

- 2005 : Le père de la petite (Arléa)
- 2007 : La femme de l'Allemand (Arléa)
- 2008 : Jeux croisés (Arléa)
- 2009 : Éclats d'enfance (Arléa)
- 2010 : Plage (Arléa)

